utiles bêtes de somme, l'âne et le chameau, portent les prophètes, portent le Christ. Ah! le monde primitif l'a connue, la sainteté chrétienne de la pauvreté, de la souffrance et de la douceur! Dans le premier sacrifice Dieu n'a vu que l'âme d'Abel; il s'est détourné plus tard des démoniaques holocaustes de Baal; mais un rayon divin filtre jusqu'à Ovide lorsqu'il conte Jupiter épargnant l'oie, l'unique oie familière, que l'indigent couple de vieux lui va immoler. *Ubi caritas et amor, ibi Deus est.* L'antiquité ne s'explique que pour qui dans ses lueurs éparses mais convergentes discerne les reflets d'un foyer central. Tout le faux des religions dérivées est empreint d'orgueil et de luxure. Ce n'est pas la seule raison individuelle qui enseigna ceci à Esope : « L'occupation de Zeus est d'abaisser « les superbes, d'élever les humbles. »

Outre les faits historiques (création, âge d'or, chute déluge) et l'abondance des phénomènes surnormaux, on découvre à travers l'œuvre d'Ovide les traces d'une morale *surnaturelle* très distincte de la bonté naturelle d'un Euripide. Trois siècles plus tard, Ovide pouvait être saint Augustin. Il mérita du moins d'expier sa vie frivole par un exil sauvage d'où il ne revint jamais. Il n'y eut pas dans le paganisme d'*intelligence* plus chrétienne que celle de ce Musset latin. Certains poètes légitiment-ils le mot d'*inspirés ?* ou celui-ci n'a-t-il fait que découvrir parmi les débauches romaines l'amour, puis fixer les traditions obscurcies de la Révélation primitive? car il existe dans les légendes classiques certains détails évidemment antérieurs à la Révélation mosaïque.

Dieu suscita Moïse quand les aberrations humaines eurent trop défiguré le bloc des vérités initiales. Jusqu'à la troisième, universelle et définitive Révélation, Israël reste le sacerdoce de la Terre, comme Lévi est le sacerdoce d'Israël. Salomon enseigne qu'une élite d'adorateurs suffit à Dieu : une lampe, une tribu.

On retrouve dans la religiosité humaine les gradations de l'univers physique et des catégories intellectuelles. Comment le privilège s'accorde exactement avec la justice, c'est là un des mystères de l'unification transcendante. Unification des normes, non des conditions rétributives, car le monde des esprits doit ressembler à l'Epouse du cantique « tout environnée de variété ». Il faut s'en tenir au mot du Christ : « Beaucoup de demeures dans la maison de mon Père. » Les peuples seront sûrement jugés, mais peut-être aussi rétribués selon la loi, naturelle ou chrétienne, qu'ils auront reçue. Le rapport du mérite avec la responsabilité reste constant, mais la *prédilection* divine peut ajouter à la récompense de l'un sans nuire à la *justice* envers l'autre.

La théologie enseigne que les non-chrétiens de bonne foi peuvent posséder, par tradition ou par raison, les deux dogmes essentiels : existence de Dieu et Providence. En outre, Dieu dispose les âmes par assistance *individuelle.*

N'y eut-il pas même certaines révélations *collectives* par des interprètes de Dieu qui allumaient ainsi, loin du foyer mosaïque, quelques clartés isolées? L'Eglise a placé dans Saint-Pierre de Rome une sibylle. Jean se vantait d'avoir jeté l'anathème à un homme qui, *sans être disciple,* chassait les démons; Jésus réprimanda le disciple aimé : « N'empêchez point cet homme; qui n'est pas contre vous « est pour vous. » Autour de la vérité centrale qui exige dans son rayon l'intolérance *intellectuelle,* gravitent des lueurs éparses qu'il faut attirer et non éteindre. C'est pour les volontés éclairées et rebelles que le Christ a dit ailleurs : « Qui n'est pas avec moi est contre moi. »

Des religions dérivées.

Tous les deux mille ans environ, une Révélation, neuve et plus complète, faucha les ronces qui commençaient à recouvrir les vérités antérieures.

Naturellement, les religions dégénèrent vers l'absurde. Max Müller regarde comme la conclusion la plus certaine de l'étude des religions la décadence inévitable vers laquelle elles tendent toujours à tomber ; toutes sont plus pures à l'origine. Seul, le Judéo-Christianisme s'est *perfectionné dans la fixité*. On détermine nettement dans les religions dérivées le point où elles ont bifurqué de la Révélation centrale. Dans l'antiquité, la moins déviée fut le dualisme de Zoroastre, qui procède des Védas et de la tradition patriarcale. L'Avesta emprunte à l'Inde le dogme monstrueux de la divinisation du Mal.

Dix siècles avant la Grèce, l'Inde avait épuisé toutes les conceptions philosophiques ou religieuses. Il faut entrer par le culte d'Agni dans la forêt géante de ses religions ; ce culte explique l'origine de l'une des trois religions classiques coexistantes, et son examen ruine l'hypothèse du baalisme initial. Ceux qui l'ont émise au sujet de l'Inde *primitive* eussent aussi bien pu soutenir que nos pères adoraient les feux de la Saint-Jean !

C'est assez tard qu'Agni, incarnation ancienne de la Divinité, ne symbolisa plus que l'influence physique et psychologique du soleil, puis du feu. Mais l'hommage humain dériva de l'esprit à la matière, de Dieu au rayon-symbole. Comment croire à un culte matérialiste, quand on lit certains admirables hymnes védiques : « Mais il est « dans l'homme une *substance immortelle* ; c'est elle, ô « Agni, qu'il faut embraser. O Jâtavêdas, dans le corps « glorieux formé par toi, transporte-la *au monde des* « *pieux !...* Agni, mari des femmes, fiancé des filles, « a repris l'*âme* de notre ami à Yâma, pour la vie et non « pour la mort, oui, certes, pour le salut. »

Sans vouloir déflorer le grand sujet du Messianisme universel, j'extrais de la Science des Religions ceci : « Agni devient le Médiateur de l'offrande, le sacrificateur, « le prêtre mystique. Et, comme le *soma* le contient sous « des apparences matérielles, c'est un sacrificateur qui « s'offre lui-même comme victime. » M. Burnouf conclut que la communion chrétienne pastiche l'agnation. La vérité, c'est que l'homme a sans cesse poursuivi jusqu'au Christ le rêve d'une unification, momentanée ici-bas, de son être avec Dieu. Mais cette divinisation de l'homme a toujours abouti soit à son absorption, soit au panthéisme qui détruit Dieu. Il y a néanmoins dans cette incessante recherche la certitude d'un concept objectif. La variété du messianisme hors d'Israël, le fait historique de la vie du Christ, la concordance et l'immense supériorité des dogmes chrétiens prouvent déjà que la réalisation de ce concept n'appartient pas au brahmanisme, lequel, parmi de splendides envolées traditionnelles, contient un grouillement de fables ridicules et disparates.

En somme, le culte d'Agni et celui de Siva marquent les premières dérivations religieuses de l'humanité. Mais autrement importante que le dualisme fut l'agnation. En elle deux éléments, l'un métaphysique, l'autre naturaliste. Le culte du soleil aboutit toujours à l'idolâtrie, tandis que le culte du feu continue de s'adapter aux traditions spiritualistes : Israël entretint un feu sacré ; les vestales priaient Jupiter. Il semble que les peuplades aryennes aient préféré en Agni le dieu du feu au dieu solaire ; le culte du foyer se confondit à Rome avec la religion des morts, base de toute la vie sociale dont le polythéisme naturaliste ne représentait que la façade.

En Egypte, la lutte de la tradition spiritualiste avec l'idolâtrie sensorielle aboutit pour le peuple au contradictoire concept d'une immortalité évolutive : le Sphinx, dieu Harmakis, vainqueur de Typhon, symbolise le triomphe de l'âme sur la mort ; mais Sokari préside aux métamorphoses de cette âme jusqu'à son absorption dans l'esprit du monde. Sokari, c'est Baal, « le grand Baal ma- « térialiste » de Pierre Loti ; c'est le soleil d'Afrique.

dévorateur et fécond. Les fellahs confondirent avec la loi du cosmos celle du monde moral où toute métamorphose est progrès, c'est-à-dire implique finalement un arrêt de la substance *identique* dans l'absolu.

Le mythe naturaliste.

Le naturalisme est toujours un bon masque pour l'Esprit du Mal. Les chrétiens se trompèrent-ils beaucoup en répétant le mot de David : « Démons, les dieux des « nations ! » Ceci concerne le *naturalisme moral,* qui fit diviniser des passions abjectes, prêter à Zeus les pires crimes. Comment Solon éleva-t-il un temple à l'Aphrodite prostituée ? Au contraire, le naturalisme *physique* enfanta une théogonie délirante mais inoffensive, parfois gracieuse (Echo, Diane, les nymphes). D'autres légendes proviennent de traditions cosmogoniques : l'Anadyomène rappelle la terre initialement couverte par les eaux. D'autres perpétuent la mémoire de héros bienfaiteurs Thésée, Hercule). D'autres encore (les Gémeaux, Orphée) durent dériver de phénomènes surnormaux. Tout cela très distinct du large rayon de la Révélation primitive qui traverse le Jovisme. Race et climat diversifièrent le polythéisme physique : l'esprit moyen, esthétique, précis de l'hellène conçut des dieux-statues ; l'Asie immense, des dieux colosses ; le rêve nébuleux du Scandinave, des dieux-fantômes.

Le baalisme reste à part, culte solaire et démoniaque. Apollon est un bien pâle reflet de Moloch. Il faut du sang, des enfants brûlés vifs, au Baal asiatique, au Moloch de Carthage, à l'Hésus des forêts druidiques. La Grèce, Rome, moins barbares, ne concèdent au démon que les turpitudes nocturnes des Dionysiaques.

Une forme clémente du culte solaire est la religion de Mithra, qui, jointe à celle de Déméter, symbolise la terre

fécondée par l'astre-roi. Importé d'Orient en Grèce, le mithrisme traversa Rome, expira au midi de la Gaule. Le Mithra d'Arles, en marbre de Carrare, s'involue d'un serpent à tête de lion ; l'autel de Déméter, trouvé dans le Rhône et aussi de marbre blanc, s'orne de feuilles d'olivier, de vases sacrés, de cornes de bélier. Le taurobole demeura le mystère de la plèbe romaine qui le propagea ainsi dans la Narbonnaise. Le dernier écho des Ménades est le tambourin des farandoles.

Gracieuses ou féroces, toutes ces religions révélaient par leur tolérance réciproque leur absurdité. Le pouvoir d'un dieu finissait à la porte de la ville ; ou bien cinq à six cultes vivaient côte à côte, avec les mêmes adorateurs. Jamais l'Inde ni la Chine n'ont connu à ce point la dégradation du divin.

L'abjection d'un culte se mesure à sa tolérance intellectuelle. Le fanatisme atteste au contraire l'importance de nos rapports avec Dieu : l'intérêt religieux surpasse tous les autres. Le brahmanisme, qui a pris Dieu au sérieux, persécuta le bouddhisme. Il faut la veulerie de ce siècle, sa haine de la loi de l'effort, pour que la vérité catholique se réclame de la tolérance.

Donc, Rome, Athènes furent tolérantes, sauf dès qu'il s'agit du vrai Dieu. On sait ce qui advint à Socrate et aux chrétiens des catacombes. C'est que Socrate et les martyrs empêchaient que l'on s'amusât, ou troublaient certains préjugés municipaux. Le parisianisme grec et le jingoïsme romain ne purent s'accommoder de l'Evangile.

Le culte des morts.

Après les hontes du polythéisme il fait bon rencontrer le culte des Mânes.

Il n'est pas de nation qui se désintéresse de ses morts, et ne pressente leur ambiance, soit par certitude intuitive,

soit par croyance de formation surnormale. Le plus précieux bien qu'emporte la tribu Peau-Rouge, ce sont les ossements des aïeux, dont les âmes aussi l'accompagnent. Les nègres de Madagascar, dégradés au point de prier l'Esprit Mauvais parce que le Bon les épargnera, se relèvent par le culte des morts ; ils se placent sous leur garde ; les tombeaux provisoires entr'ouverts laissent s'envoler l'âme fluidique.

Moins altéré en général que le concept de Dieu, le dogme de l'immortalité perdit souvent sa base logique, l'idée de rétribution, sans laquelle cette immortalité, pas plus que la vie terrestre, n'a de sens. Dans l'Agnation aryenne, la destinée du mort dépendit des honneurs posthumes, non de ses actes, tandis que le Jovisme enseignait un Tartare pour les coupables, un Elysée pour les justes. Seul le Christianisme a pu accorder les deux conceptions de la vie future, puis, sans les confondre, rapprocher du plan cosmique le plan ultravital. Nouvelle preuve que les religions dérivées représentent des tronçons épars du Christianisme intégral.

L'agnation témoigne que les individus antiques valaient mieux que leurs mythologies. Le peuple restait intellectuellement moins corrompu que la masse de ses chefs, de ses sages, de ses prêtres, ceux-ci souvent imposteurs cupides : Daniel dénonce à Balthasar la porte secrète qui permettait aux pontifes de Baal d'aider ce dieu à consommer les victimes.

Dans l'antiquité classique, le mort devient plus réel que le vivant. Prières, libations, attendent « l'ombre « radieuse qui s'échappe du bûcher ». Tibulle, Properce ont des élégies délicieuses sur l'amour par delà la mort. Ovide nous dit la fête des tombes, les guirlandes renouvelées. La mère suspend des jouets à la stèle de l'enfant. Et la férocité païenne s'arrête devant ce sépulcre d'où filtre un rayon du vrai : le proscrit, l'esclave morts

deviennent sacrés. Le Moyen Age continuera de garder ses défunts au milieu des villes, plus préoccupées des épidémies morales que des lâches paradoxes de l'hygiène. Chez les Anciens, aucune tristesse n'apparaît dans la mort ; les cimetières sont des Voies sacrées, où plane la douceur éteinte des stèles grecques et latines.

Mais une tradition ancestrale des Aryas confondait la cendre des morts avec celle du foyer. D'une étincelle de l'Agni védique jaillit la constitution domestique et sociale d'Athènes et de Rome, qui se résume à ce principe : Les vivants sont les continuateurs des morts et leurs chapelains. Relisez le livre définitif de Fustel de Coulanges. L'âme vit autour du tombeau dont le culte se mêle à celui du dieu domestique ; Pénates et Mânes deviennent presque synonymes. Le pire châtiment est la privation d'honneurs posthumes et de sépulture. Le sacerdoce domestique passe de mâle à mâle : la lignée paternelle *(agnatio)* constitue seule la famille légale. Il est étrange, mais vrai, que notre droit procède, par le droit romain, de ce principe des Védas : le pouvoir reproducteur gît dans le père. — Les races anaryennes en revanche (Ibères, Etrusques) attribuèrent à la mère toute prépondérance. Mais Latins ou Etrusques connurent la supériorité de l'affection élective, le concept biblique de l'amour conjugal victorieux des liens antérieurs ; ici les statues tumulaires de l'Etrurie concordent avec les stèles helléniques et romaines. Car l'humanité domine la race ; la fille des Aryas, comme la vierge du psaume sémite, « oublia son peuple et la maison de son père ». Chez tous les Aryens, ce fut la femme qui changea de foyer, c'est-à-dire de culte. Acte grave, environné de rites symboliques, et exclusif de toute idée de polygamie. Ainsi la famille antique resta une association religieuse. Les ombres sans repas funèbres ou sans sépulcre, devenues Larves déses-

pérées, hantaient les demeures. L'union stérile fut une catastrophe, et le célibat un crime.

Le culte des morts, intuition la plus touchante et la plus vraie de l'antiquité, apparaît prodigieusement inférieur à la doctrine chrétienne de la communion des âmes et de la réversibilité des mérites et des prières. Il annonçait plutôt le dogme de la résurrection des corps ; dogme que l'Egypte, illogique avec ses croyances transformistes, proclamait en embaumant la momie, en la doublant par des effigies dispersées afin qu'un exemplaire eût chance de demeurer jusqu'à la réincarnation définitive.

La réflexion de Bossuet que par l'âme Dieu possède le corps, puis certaines conclusions biologiques nous aident à concevoir ce dogme de la résurrection de la chair, moins rationnel et historiquement plus obscurci que le dogme de l'immortalité de l'âme. Nous changeons plusieurs fois de substance physique, et le principe d'identité reste indépendant de la matière, puisque nourriture animale ou nourriture végétale recomposent la même chair humaine. Manger du bœuf ne nous rend pas bœuf ; ceci affadit le sarcasme voltairien sur l'anthropophage et sa victime se disputant le même corps. Voltaire a d'ailleurs reconnu que « tout est résurrection dans ce monde ; les chenilles « ressuscitent en papillons. La résurection est la chose du « monde la plus simple. Il n'est pas plus étonnant de naître « deux fois qu'une ». Dieu qui *créa* une fois peut bien *reconstituer* et immortaliser la nouvelle condensation atomique. Ce qui physiquement jouit et souffre en nous, ce n'est ni un nerf ni un os, encore moins leurs molécules constitutives.

L'ésotérisme.

Les religions antiques constituaient rarement une morale. Pas plus que le populaire culte des morts, l'oligarchique Initiation n'attribua au mérite la destinée de

l'âme. L'initié d'Eleusis apprit la topographie de l'Au delà, et les trucs pour éviter certains lieux de souffrance ou d'anéantissement. Rites et formules d'incantation reposèrent sur cette troublante idée que la voix lie les dieux et que le nom contient une part de la réalité de l'individu. A la loi de l'effort l'initiation substitua certaines épreuves effrayantes, après lesquelles l'initié n'avait plus à craindre le bourbier où tombaient les morts du commun. Le bon sens de Diogène s'indigna qu'un gredin initié fût plus heureux qu'Epaminondas. Ce système d'égoïsme oligarchique versa dans le ridicule ; des inscriptions de poteau-indicateur (Prends à droite par les prairies de Proserpine) remplacèrent les si touchantes épitaphes aux Mânes. Le Livre des Morts égyptien devint plus tard une simple amulette. La dégression fut rapide dans l'Initiation, ésotérisme *religieux* d'intellectuels qui rêvèrent le même paradis que Renan. Comme le satanisme de Gilles de Retz et celui de la Montespan, tout cela finit en Grèce par des obscénités nocturnes, et à Rome par les Bacchanales où aboutit aussi le baalisme oriental.

L'ésotérisme *philosophique* au contraire enferma les plus pures traditions de la Révélation primitive, que le socratisme tenta vainement de populariser. Il conserva aussi certaines vérités secrètes sur le monde physique : telles la rotondité de la terre, mentionnée par Ovide qui la tenait des brahmes par Pythagore ; les antipodes ; les révolutions de la planète sur elle-même et autour du soleil. Un charlatanisme extérieur, qui peut bien être une calomnie de son biographe Diogène de Laërce, n'empêcha pas Pythagore d'enseigner à ses disciples intimes, vraie congrégation monacale, la doctrine spiritualiste recueillie de la bouche des prophètes hébreux durant ses voyages à Babylone, ou reçue des prêtres égyptiens qui la tenaient des compagnons de Moïse. Il y

mêla les folies de la métempsychose hindoue. Cette Grèce tant vantée tient tout de l'Asie, même ses erreurs.

Les pythagoriciens Timée, Ocellus, enseignèrent la sainteté du mariage, le péché originel, la rétribution posthume. Xénophane définit les perfections divines. Socrate marque l'apogée du spiritualisme. Le Christianisme fermente dans les traités de Platon.

Socrate enseignait Dieu, le Ciel, l'Enfer, le *Purgatoire,* l'ange gardien. Aux sophistes qui, devançant Darwin, préconisaient l'écrasement du faible, il opposa sa doctrine de la beauté de l'épreuve pour le juste, et son exemple. Né avec des instincts vicieux, il affirma la liberté de l'homme. Il mourut pour obéir aux lois, victime de la routine aristocratique et de la sottise du peuple, parce qu'il avait professé la fraternité humaine, et révélé leur ignorance à deux ou trois agitateurs. Humble, il attribuait à l'inspiration de quelque être invisible ce qu'un autre eût attribué à sa raison. L'oracle de Delphes l'avait d'avance proclamé le plus sage des hommes. Le Phédon lui fait dire qu'il faut diriger la raison comme une barque fragile, *à défaut du vaisseau si nécessaire que serait une Parole Divine.*

Israël eut aussi son ésotérisme. Une tradition orale de la Synagogue conservait la partie de la Révélation primitive et de la Révélation mosaïque que le peuple eût traduite en idolâtrie. Le docteur juif converti Molitor rapporta de l'étude des anciens rabbins cette conviction, qu'Israël possédait une théologie secrète et un corps de traditions qui s'adaptèrent exactement au Christianisme. Ceci explique le mot de Jésus : « Êtes-vous donc docteur « en Israël et ignorez-vous ces choses ? » Parmi les dogmes que Moïse voila au peuple dans la prévision d'une interprétation idolâtrique, on doit ranger d'abord celui de la Trinité, puis celui de la résurrection des corps.

Cultes d'Asie.

Rome, après Athènes, nous cacha trop l'Orient. Les mystérieux empires d'Asie ont su des épopées plus grandioses que celle d'Horatius Coclès ; nous en ignorons tout, sauf par quelques pages de la Bible et par les fouilles assyriologiques. Monstrueuses religions, colossales idoles. Temples énormes comme des villes ; capitales de Titans. Tout cela très sémite, figé en un calme indestructible. Sur la dernière terrasse des huit tours décroissantes du temple de Bel, les mages de Chaldée interrogeaient les étoiles. De fantastiques orgies illuminaient les ténèbres, au pied de Baalphégor et dans les bocages d'Astarté. Quand, par la bouche des prophètes, la colère de Dieu s'était amoncelée sur ces villes, leurs rois saturés d'adorations se repentaient, le front dans la poussière, ou mouraient ; dans Babylone entrait Cyrus ou Alexandre. En face des idoles sataniques dont les mâchoires brûlantes se refermaient sur des grappes d'enfants, la dégradation religieuse de l'Asie occidentale s'affirmait par le ridicule, dans les dieux-mouches des Philistins. Dur contraste avec la sagesse de la Chine, où le miracle monothéiste d'Israël eût moins clairement attesté Dieu.

Nulle race plus respectueuse des traditions, plus conservatrice des impulsions initiales, que cette Chine dont l'âme se résume au titre de sa bible morale : l'*Invariable Milieu.* Point de délire inventeur d'idoles. Mais non plus point de grande soif de Dieu. Si vieille, elle repasse aujourd'hui en un rêve l'enfance du monde, les souvenirs de la Révélation première, les textes de ses sages vieux de trois mille ans. Demi-morte, elle s'arrête au culte des morts. Quand rejoindra-t-elle le Christianisme ? Elle n'a pas encore atteint Platon.

Résumer les cauchemars et les féeries de l'Inde reli-

gieuse est impossible. Messianisme et dualisme ; Révélation primitive et polythéisme ; les géants et les génies ; l'œuf couvé par Brahma et les dix incarnations de Vichnou ; la philosophie la plus pure et le priapisme ; les dieux-oiseaux, les dieux-poissons, et le vrai Dieu, l'Inde a tout inventé ou tout connu. Par-dessus tout, elle a aimé ; ses légendes le racontent, et les bûchers de ses veuves. Sa grande âme expansive a voulu sauver jusqu'aux bêtes ; sans adorer, comme l'égyptien, des momies de chats, elle a exagéré le respect de cette loi divine formulée par Michelet : « Une malédiction pèse sur les « peuples chasseurs. » Mieux vaut épargner un cobra que tuer une hirondelle ; il n'est pire sauvage que l'européen déchristianisé.

Ce que l'Inde et la Chine, terres de l'invraisemblable, ont produit de plus étrange, c'est le Bouddhisme. Admirable sociologie en révolte contre l'orgueil féroce des castes ; morale chrétienne avant le Christ ; mais religion sans Dieu, c'est-à-dire sans tête. Aussi bien, est-ce au chapitre du Messianisme qu'il faudrait parler de Çakia-Mounî, tant la vérité judéo-chrétienne transparaît décapitée sous la légende. Tradition ancestrale ? Révélation partielle ? Ou seulement emprunt dogmatique fait aux Hébreux dispersés jusque dans l'Inde, de Salomon à Esdras, c'est-à-dire à l'époque même où le Bouddhisme a commencé ?

Le monde moral se reflète dans le cosmos. C'est de l'Orient que montent pour l'Europe le soleil d'abord, puis la nuit ; la vérité religieuse, puis le polythéisme et le baalisme.

L'Islam.

D'après la « Science des religions », qui n'est que la Superstition de la Science, l'Islam sort de l'Evangile, comme l'Evangile du Judaïsme : « La religion qui a pré-

« cédé n'est plus considérée que comme préparation. » M. Burnouf paraît oublier que *tout* l'Ancien Testament se déclare provisoire et annonce un Messie que nous verrons dogmatiquement et chronologiquement réalisé dans Jésus ; tandis qu'on chercherait en vain dans l'Evangile un texte annonciateur du Coran, si ce n'est celui où le Christ met l'humanité future en garde contre la venue des faux prophètes.

Pour faire justice de l'Islam, il suffit d'opposer ses féroces conquérants aux apôtres, ses derviches hurleurs à saint Bernard, ses avaleurs de verre à saint Thomas. Ce qui survit de vénérable chez le musulman est hérité des patriarches ou dû à l'amalgame que Mahomet fit de Moïse et de l'Evangile pour rehausser une morale de soudards en pays chauds. L'Islam constitue un amoindrissement du Christianisme, c'est-à-dire une hérésie, qui commença, comme toute hérésie, par l'orgueil et par la luxure. Le musulman adore Dieu, croit aux anges, à Jésus comme prophète, et honore la Vierge, ce en quoi il est supérieur au luthérien. Le voisinage des chrétiens ou la logique de l'amour tendent à le faire évoluer vers la monogamie *mentale*.

Je transcris cette belle apostrophe de dom Guéranger aux chrétiens anémiés de notre époque : « Ils ne jeûnent « pas parce que le jeûne les fatiguerait. Comme si le jeûne « avait un autre but que d'imposer un joug à ce *corps de* « *péché !* Leur étonnement sera grand, lorsque le Seigneur « les confrontera avec tant de pauvres musulmans qui, « au sein d'une religion dépravée et sensuelle, trouvent « le courage d'accomplir les rudes privations des trente « jours de leur Ramadan. »

Du fétichisme et de l'athéisme.

Qui veut constater les étapes d'une vérité religieuse vers sa dégradation complète, peut étudier cet axiome des

Proverbes : « C'est Dieu qui gouverne les sorts. » Cette croyance que rien n'est fortuit fut défigurée d'abord par l'invention des augures et des aruspices. De chute en chute elle aboutit aux cyniques amulettes des Soudanais et aux fétiches des joueurs de Monaco. Beaucoup de Français n'ont plus pour Dieu qu'un fer à cheval ou un sou percé.

On ne trouve au-dessous du fétichisme que l'athéisme, professé par quelques nègres du détroit de Torrès et par le monde officiel de Paris. Alors, selon la plainte du psalmiste, « l'insensé, parce qu'il se croit le maître de ses « lèvres, proclame : Il n'est pas de Dieu — et les vérités « sont diminuées parmi les hommes au point qu'ils se « comparent à un bétail dénué de raison ».

DE LA RÉVÉLATION MOSAIQUE

De l'authenticité du Pentateuque.

J'ai la naïveté de croire à la stricte réalité de Moïse, et même à la personne d'Homère, et en général aux traditions que démolit la critique allemande et que rétablit l'archéologie, laquelle n'est pas un exercice de songe-creux. *Il a été scientifique* que le voyage de Cadmus était une fable ; mais *il est prouvé* que les Phéniciens sont réellement venus dans la Grèce primitive. Il a été scientifique que les Egyptiens ne naviguaient pas avant la XXVIe dynastie ; mais il est prouvé que, dès la XIIe, ils commerçaient avec les peuples du nord. Il a été scientifique que l'écriture était ignorée au temps d'Homère ; mais il est prouvé qu'elle était partout en usage quelque huit cents ans avant la prise de Troie. Si les plus vagues légendes finissent par devenir historiquement indiscutables, peut-on s'attaquer à Moïse qui occupe dans l'antiquité et dans les annales d'un peuple encore existant, une place très supérieure à celle de Charlemagne ou de Napoléon dans l'Histoire de France ? « Si, comme ils ont osé le « dire, Moïse n'est qu'un mythe, remarque le cardinal « Gousset, pourquoi ne pas dire aussi que les Juifs étaient « un peuple imaginaire ? Car enfin leur histoire, leur « religion, leur jurisprudence, tout était fondé sur l'auto- « rité de Moïse ».

Cependant l'inexistence de Moïse n'est qu'insinuée ; les rationalistes s'efforcent plutôt de lui dénier la paternité du Pentateuque. Ils devraient du moins concerter leurs attaques : l'un déclare la Genèse trop variée de style pour